

Gilles Fumey
27 décembre 2007

Julien Gracq, la géographie à l'estomac



La Loire à Saint-Florent-le-Vieil

Photo : [Editions José Corti](#)

Seul professeur de lycée consacré de son vivant dans la Pléiade (où le géographe Jean-Louis Tissier a consigné un entretien célèbre dans le tome 2), Julien Gracq était plus que la fierté de la géographie toute entière. Il posait la question d'un rapport au monde qui fut celui de l'homme du 20^e siècle, le surréalisme, les guerres, un rapport qui passait par les paysages et, dans les paysages, par la géomorphologie. Au moment où celle-ci se passionne pour l'environnement, la mort de Julien Gracq à l'âge de 97 ans la fait revenir là où on ne l'y attendait pas.

Dans ses *Entretiens* (J. Corti, 2002), Julien Gracq s'étonne : « Je me demande quelquefois ce qu'est le monde des gens qui n'ont pas de formation géographique. Le voyage doit être pour eux une espèce de fantasmagorie mal liée, une juxtaposition heurtée de formes étranges où rien ne s'enchaîne ». Gracq était donc un observateur du paysage par le filtre de la carte géologique. La face de la terre lui donnait des sensations et des émotions qu'il décortiquait par les formes du relief auxquelles il donnait des métaphores inattendues. Les chicots rocheux des Monts d'Arrée évoquaient pour lui « le sentiment de la peau tirée sur les os » qu'il avait mise en rapport avec le « squelette » primaire de la péninsule. Quel jeune géographe, hormis les morphologues, pourrait aujourd'hui établir avec une telle image ce lien entre le « dessous » et le dessus, autrement dit les deux faces d'un paysage ?

Michel Tournier a été le plus insistant à reconnaître que Julien Gracq était un « immense paysagiste, une qualification qu'on a tort de réserver aux peintres. Julien Gracq a bien montré, dit-il, qu'elle peut très bien s'appliquer à un écrivain. Il avait un don pour décrire les forêts, les villes, les fleuves. On ne peut pas oublier qu'il avait été professeur de géographie ». En réalité, l'hommage des écrivains à ce talentueux portraitiste de la Terre tient aussi aux marques du romantisme allemand qu'il aimait à porter dans sa littérature, de la littérature fantastique et du surréalisme.

Il était né à Saint-Florent-le-Vieil, en rive gauche de la Loire, sur une frontière, celle de l'Anjou et de la Vendée, exactement dans les Mauges que Balzac a décrites dans *Les Chouans*. Il mourut dans cette même Rue-du-Grenier-à-sel qui l'éloignait de la comédie littéraire qu'il raillait et détestait. Son terrain était constitué de routes, de confins, de fleuves et de lisières. Il était peu amateur de montagnes et si les forêts ensorcelaient son écriture, ce sont

les villes qui le révélèrent comme un étonnant topographe : *La forme d'une ville* et *Autour des sept collines* comptent parmi ses livres les plus géographiquement admiratifs (pour Nantes) et pleins d'exécration (pour Rome). Ses voyages étaient surtout des voyages « intérieurs » dans le monde de son enfance qu'il n'a cessé d'arpenter et où il aimait se considérer comme un « voyant », à l'instar de Rimbaud qu'il admirait.

« Je prends rang, professionnellement, parmi les survivances folkloriques appréciées qu'on signale aux étrangers, auprès du pain Poilâne et des jambons fumés chez l'habitant » aimait-il à grincer pour dérouter ses interlocuteurs comme Philippe Le Guillou, Angelo Rinaldi, Régis Debray, Jérôme Garcin. Ce styliste de haute volée s'était fixé jeune « un absolu de la littérature », aime à dire Pierre Assouline.

« Quand j'ai commencé à enseigner, la planète était immobile. La tectonique des plaques n'existait pas. Désormais, le monde entier est en mouvement » confessait-il à Erik Orsenna lors de sa dernière conversation. Le géomorphologue qui avait vécu la guerre n'était pas insensible aux autres turbulences planétaires, mais il mettait par-dessus tout ces forces internes, cette échelle géologique des temps qui façonnent plus les paysages que tous les conflits du monde.

Invité des Cafés géo à l'époque du café au Panthéon (1998-2000), il avait salué l'association du café et de la géographie comme « une très bonne surprise. Mon âge ne me permet plus de prendre le train comme je le fis jadis, mais faites fondre la géographie dans l'idéal de liberté du café. Et dégustez bien pour moi ». Merci Julien Gracq !

Gilles Fumey

Sur le site des Cafés géo :

- [Julien Gracq et la géographie](#)
- [Paysage et géographie : je t'aime, moi non plus ?](#)

La géographie ou la la littérature à l'estomac ?

À partir du moment où il existe un public littéraire (c'est-à-dire depuis qu'il y a une littérature) le lecteur, placé en face d'une variété d'écrivains et d' uvres, y réagit de deux manières : par un goût et par une opinion. Placé en tête-à-tête avec un texte, le même déclic intérieur qui joue en nous, sans règle et sans raisons, à la rencontre d'un être va se produire en lui : il « aime » ou il « n'aime pas », il est, ou il n'est pas, à son affaire, il éprouve, ou n'éprouve pas, au fil des pages ce sentiment de légèreté, de liberté délestée et pourtant happée à mesure, qu'on pourrait comparer à la sensation du stayer aspiré dans le remous de son entraîneur ; et en effet, dans le cas d'une conjonction heureuse, on peut dire que le lecteur colle à l' uvre, vient combler de seconde en seconde la capacité exacte du moule d'air creusé par sa rapidité vorace, forme avec elle au vent égal des pages tournées ce bloc de vitesse huilée et sans défaillance dont le souvenir, lorsque la dernière page est venue brutalement « couper les gaz », nous laisse étourdis, un peu vacillants sur notre lancée, comme en proie à un début de nausée et à cette sensation si particulière des « jambes de coton ». Quiconque a lu un livre de cette manière y tient par un lien fort, une sorte d'adhérence, et quelque chose comme le vague sentiment d'avoir été miraculé : au cours d'une conversation chacun saura reconnaître chez l'autre, ne fût-ce qu'à une inflexion de voix particulière, ce sentiment lorsqu'il s'exprime, avec parfois les mêmes détours et la même pudeur que l'amour : si une certaine résonance se rencontre, on dirait que se touchent deux fils électrisés. C'est ce

sentiment, et lui seul, qui transforme le lecteur en prosélyte fanatique, n'ayant de cesse (et c'est peut-être le sentiment le plus désintéressé qui soit) qu'il n'ait fait partager à la ronde son émoi singulier ; nous connaissons tous ces livres qui nous brûlent les mains et qu'on sème comme par enchantement - nous les avons rachetés une demi-douzaine de fois, toujours contents de ne point les voir revenir. Cinquante lecteurs de ce genre, sans cesse vibronnant à la ronde, sont autant de porteurs de virus filtrants qui suffisent à contaminer un vaste public : il n'y faut que quelques dizaines d'années, parfois un peu plus, souvent beaucoup moins : la gloire de Mallarmé, comme on sait, n'a pas eu d'autre véhicule - cinquante lecteurs qui se seraient fait tuer pour lui.

Julien Gracq, *La Littérature à l'estomac*, J.J. Pauvert, pp. 27-30 © 1961, Librairie José Corti

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net